

# Paradis Béthisien

De la petite enfance



PHILOX-JEF ROSSI-CECILOU

Paradis béthisien I

## **Petite enfance**

*D'où je viens ? de Béthisy !*

*Pas d' Saint Martin !*

*Et tenez, rien*

*Qu'à prononcer le mot,*

*Je reviens au Pays,*

*À dos d'oiseau...*

Me suis envolé au pays de mon enfance. C'était pas en France. C'étaient des châteaux faits avec nos petits doigts dans la terre bien noire sous la tonnelle de chèvrefeuille, juste derrière la grille où passe la rue. Étranges châteaux !

La rue descendait vers la pâture où paissaient lentement, toujours lentement, les vaches, ces immensités qui nous donnaient le lait, que nous allions chercher à la ferme chaque soir, avec le pot, le fameux pot, rangé ce jour au magasin des antiquités.

Le long de la pâture, montait le sentier sablonneux, le long du château où dormaient les orphelines. En haut, l'école du Paradis où j'allais seul à 4 ans, dès les seconds jours rejoindre mes premiers amis. Quels voyages !

## **La cabane en haut du jardin**

La cabane en haut du jardin, on y allait avec légèreté. La pente était drue mais nous aimions tant le silence tout en haut . Un aïeul avait tout conçu au sortir de la guerre.

Je me souviens de la porte en paille qui ouvrait l'accès de la vaisselle miniature en porcelaine tandis que des photographies très anciennes étaient accrochées au fond. On pensait aux trois ours en entrant à la petite maison interdite où était déjà passée Boucle d'Or...

Nous aimions souvent préparer un repas d'herbes et de petits cailloux que nous allions cueillir du côté des asperges auxquelles mon père tenait comme à la prune de ses yeux. Quand tout était prêt dans la soupière aux faiences célestes, nous aimions aller inviter les ouvriers qui s'affairaient dans l'atelier en contrebas.

Ou encore, nous enfuir par un trou de grand lapin dans le parc qui surplombait notre havre tant aimé et si mystérieux...

## **Clara Hasard**

Les derniers jours, elle dormait nuit et jour dans son fauteuil, dans le salon. Pas de bruits, que le coucou suisse qui sortait sa tête tous les quarts d'heure dans un bruit de ressorts. Et Grand-mère derrière ses lunettes qui soupirait. Plus tard, le salon serait dédié à nos premières répétitions. Et je lui dédierai l'histoire merveilleuse d'Helza que j'irai jouer et chanter par toute la vallée.

Clara Hasard était ma grand-mère. Une grand-mère plutôt rude qui se cachait dans sa cabane avec sa machine à coudre, du côté des appartements qui lui étaient alloués. Elle ne mettait jamais les pieds chez nous, qui habitions dans le prolongement de chez elle. Ma mère avait insisté le jour où nous avons acquis la télé en couleur. Mais que nenni ! Clara avait très envie de pipi et les toilettes c'était chez elle.

C'est nous qui toujours passons chez elle pour aller aux toilettes ou prendre la douche...

Paradis Béthisien 4

## Les encriers

« Toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants mais peu s'en souviennent. »

Une fois par période, nous vidions les encriers. Nous allions les laver dans les toilettes où trônaient les urinoirs Jacob Delafon. Nous nous en mettions plein les mains et ce goût exquis des mains sales, ce goût des matières, que nous apprenions tout au long des années avec nos plumes Sergent Major et tout cette encre qui n'en finissait de dégouliner sur les doigts, et les océans qu'elle marquait sur nos cahiers du jour ou de poésie...

Mais cette fois-ci était différente. Nous étions en juin 69 et après le lavement, nous allions remiser les encriers. Nous quittions la Grande école pour le Collège, et nos successeurs ne se saliraient plus ainsi les mains. Plus tard, un certain 31 décembre 2000, j'entendrai Jean-Michel Folon dire que c'était ça la plus grande révolution avant 68 : l'interdiction de se salir les mains et l'imposition des grands et petits écrans !

## **Cour et chemins d'école**

Les jeux de la cour de récré étaient pétris de vie violente. J'étais dans cet entre-monde. Corps d'enfant gentil à sa maman devant tous ces jeunes gens bien musclés, redoublant du certificat d'étude ! Violence des coups et des sobriquets ! Violence des jeux !

Dans la cour, je chantais. J'imitais Cloclo. J'imitais Johnny. Sur le parvis de l'église, en haut des marches, de retour de l'école, je reprenais. Les gars me regardaient, peut-être légèrement surpris.

Violence pouvant se lever aussi sur tous les chemins que nous parcourions tout au long de la journée ! De retour de l'école, un midi de juin, le grand Kolavicius qui m'avait coincé contre une porte abandonnée et me fouettait avec une poignée d'orties, le visage et les jambes nues. Et tout cela sans un seul bruit !

S'enfuir, s'enfuir en s'interdisant d'avoir mal ou peur.

Paradis Béthisien 6

## **Le bouquet provincial**

« On ne voit bien qu'avec le cœur ! Dessine-moi un visage, un nuage, un village ! »

Nous vivions un pays d'archers enclavés au sein de la légendaire vallée du Valois. N'étaient pas rares les tirs à l'oiseau, où tous les archers se rassemblaient dans la pâture à Mayer juste un peu plus bas que la maison. Souvent l'oiseau était en bois. Quelquefois, en chair !

Mais pour la fête des archers, c'était tout autre chose. Des mois durant, dans toutes les familles, nous fabriquions des roses de divers coloris en papier crépon. Nous pouvions y laisser beaucoup de temps, car pour le bouquet provincial si bien chanté dans « Les filles du feu », toutes les pendules s'arrêtaient.

Partout dans les rues, des arches étaient montées totalement recouvertes de roses. De même, toutes les fenêtres et les grilles des maisons. Toutes les vierges du village allaient défiler, attachées par un ruban au bouquet des archers qui serait solennellement remis à notre village. La fête était presque silencieuse...

## **Théâtre interdit**

Tout petit, je construisais des marionnettes. Il y avait un buffet plein de jouets dans l'atelier, un meuble fabriqué par mon grand-père. J'aimais le garder fermé. Et je considérais, assis en tailleur, les sculptures sur les portes où nous pouvions contempler la giboyeuserie et la poissecaille fraîchement cueillies. Je pouvais rester des heures à contempler ces portes tandis que mes frères s'activaient ardemment aux sports et aux choses sérieuses des grands.

Ma mère après m'en avoir offertes de toutes sortes, m'avait interdit de jouer aux marionnettes. J'étais trop grand. Du coup, mon désir de théâtre s'en était trouvé décuplé. C'était louche à mon âge, de me voir jouer à la poupée. Je voyais l'angoisse monter. J'allais souvent voir Claude et Edward, les ouvriers de mon père, qui montaient les meubles dans l'atelier du haut. Eux appréciaient mes petites poupées. Et en l'absence de mon père, ils me construisirent un petit théâtre de fortune, dans lequel mes premières histoires purent batifoler à leur aise. Bien-sûr, ils se firent ardemment engueuler quand le poteau rose fut dévoilé. Mais mon premier théâtre était bel et bien là.

## Paradis béthisien 8

### Cueillettes

« J'ai beaucoup vécu chez les grandes personnes. Je les ai vues de très près. Ça n'a pas trop amélioré mon opinion »

En plein cœur de l'été, perchés dans le grand cerisier. C'était au milieu du jardin grimpant, on se gavait de bigarreaux, tout en piquant le chapeau de monsieur l'épouvantail. Le grand cerisier était très généreux. C'était bien lui, fidèle, qui nous récompenserait chaque année. Et nous lui prouvions à notre tour, tout notre amour. Nous mangions à pleine bouche sur ses branches luxuriantes où étincelaient à plein soleil ses joyaux couleur d'aurore... Nous nous repaissions jusqu'à l'extase, jusqu'à ce que notre ventre déclare brutalement la fin de la fête !

L'abricotier, dans l'allée des ateliers, était austère ; jonchant le clapier où nous avons rangé quelques vieux jouets abîmés... tout maigre comme moi ; mais nous aimions monter sur lui, tout de même, avec précaution pour ne pas fracturer ses si fines branches et nous empiffrer de ses quelques fruits duveteux et si élégants !

## **Jours de grande ville**

Quand ma mère allait faire ses courses à Compiègne, elle se maquillait, se poudrait, sortait son beau manteau et descendait sur la place de la mairie pour prendre le car. Le soir, c'était la fête ! Elle sortait des paquets, tous les vêtements neufs qu'elle venait de s'acheter et de nous acheter. Je me devais de les enfiler et de tourner aussi longtemps que nécessaire pour inspection générale. Un ourlet comme ceci. Une reprise de ce côté. La vraie fête, quoi !

Quand mon père mettait son costume, cravate et sa chemise blanche, c'est qu'il allait à Paris, faubourg Saint Honoré, pour aller voir des clients et remplir son carnet de commandes. Le soir, on attendait le bruit de l'Ami 6 avec impatience. Mon père était radieux et nous rapportait des bonbons de luxe. Il avait souvent des histoires qu'il nous livrait en béthisyen patenté. Aujourd'hui, dans le métro, une dame l'avait pris pour le prince Régnier de Monaco. « Ech bourrique, a comprenian rin à ce quej' babénais.. »

## **Premières communions**

Les jours de première communion étaient attendus avec impatience. On entendait parler de la composition des menus longtemps avec effervescence. On rentrait à la cave, les grands crûs qui à coup sûr allaient combler le palais des grands oncles. Mais surtout, on repeignait, on replâtrait, et on frottait, on frottait jusqu'au double fond des placards à vêtements, notamment ceux de la salle à manger.

La table était mise dès la veille avec un sens du détail dans le placement des couverts et des diverses pièces du grand service de table, dont j'apprendrai plus tard qu'il était la clef de mystère de ma conception.

Des fêtes, je me souviens si peu, si ce n'est des garçons en aube blanche qui leur donnait des airs d'ange et qui étaient convoités par les familles à la sortie d'église. Et la fin du repas où les femmes montaient sur leur chaise, chacune à leur tour pour chanter leur petite chanson...

## Dimanche au foot

« Je n'aime pas qu'on écoute mes chansons à la légère. J'éprouve tant de chagrin à raconter mes souvenirs. »

Le dimanche après-midi, mon père m'emmenait au foot-bal. C'était toujours la fête, l'odeur de son cigare La Havane mélangée aux bois qui montaient vers l'Amicale, au-dessus de la chapelle aux Renards. Odeurs de camphre, de cuisses luisantes, d'étirements d'arbres, de maillots propres, de parfums de femmes et de cigares de fêtes.

Les grands faisant leurs affaires à grands renforts de brouhahas et d'invectives, je vaquais à mes occupations d'enfant, avec ou sans copain... Quelques fourmis ou autres petites bêtes dans les interstices de la pelouse nous allaient tout aussi bien que le grondement des grands...

Nous étions là, sur le bord de la touche, jetant un vague coup d'œil pour ces grands dieux huilés qui se démenaient pour le plaisir des humains de mon village. Mais quand l'arbitre venait à siffler la fin de la partie, je devenais soudain inconsolable. Mon père venait me chercher pour rentrer à la maison. Dimanche était fini et j'étais bien évidemment puni pour mes caprices. Qui aurait dit que j'apprenais la fin de ma vie ?

## Paradis Béthisien 12

### **Les jongleurs**

« C'était autrefois, il y a bien longtemps. On dit que les premiers gens de mon village étaient arrivés en roulotte autour du château, qu'ils fabriquaient des paniers, qu'ils donnaient aussi toutes sortes de colifichets sortis de ces paniers. Toutes sortes de notes et mots qu'ils lançaient en l'air, en direction du ciel. Et nous, aujourd'hui ? Évidemment nous poursuivons le chemin... »

**Nous nous glissons sous les étoiles  
en regardant la vie passer  
Nous hissons lentement la voile  
qui gonfle et nous fait rêver  
Nos p'tites folies comme des balles,  
Nous saurons bientôt jongler.**

**Elle arrivera par la fenêtre,  
sans bruits, sur la pointe des pieds  
Ce soir-là, il n'y a plus de maître,  
elle a décroché la lune  
Tous vos beaux rêves, elle les achète,  
Même si elle n'a pas de thunes.**

**Nous irons par de-là les plaines,  
donner la fête et amuser  
Des gens qui lâcheront la peine  
du vieux monde écartelé  
Nos p'tites folies qui nous déchainent,  
Nous saurons bientôt jongler.**